

Composition de culture générale : Y a-t-il une place pour la fierté nationale ?

Après les attentats qui ont touché la France en janvier et novembre 2015, on a pu observer une grande partie de la population se rassembler autour de valeurs qui dans l'imaginaire collectif font la France : la liberté d'expression en janvier, et plus globalement la culture en novembre. On pourrait considérer que ces valeurs se sont vues ériger en fiertés nationales - par les citoyens, les médias, les élus. En effet, pendant un temps du moins, elles ont été ressenties comme des valeurs superlatives qui nous distinguent du reste du monde, comme des valeurs qui font de nous des êtres uniques. Le sentiment de fierté s'apparente donc à celui d'honneur. Ce n'est pas par hasard si la plus haute distinction française porte par ailleurs le nom de légion d'honneur. Il faut insister sur le fait que la fierté est une émotion qui peut s'inscrire dans différentes temporalités et différentes intensités ; elle peut être bouffée temporaire ou douce musique de fond. Mais qu'importe ses caractéristiques, une émotion relève toujours de la sphère de l'intime. L'Histoire l'a montré, les émotions individuelles peuvent être utilisées voire instrumentalisées, à des fins collectives. Cette collectivité peut être la nation. La nation a pu se définir comme une communauté d'hommes partageant la même culture et la même langue, forme idéale de l'Etat après la seconde guerre mondiale (qui a mené à la création de l'Etat d'Israël). Y a-t-il une place pour la fierté nationale ? Se poser cette question revient d'abord à s'interroger sur la possibilité d'être de la fierté nationale, qui fait se conjuguer les champs de l'intime à ceux de la collectivité. Se poser la question revient à s'interroger sur le degré d'interdépendance qui existe entre sphère privée et sphère politique.

Au XXI^{ème} siècle, faut-il être fiers pour faire nation ?

Tout d'abord, la fierté peut être pensée comme un catalyseur de la construction d'une identité nationale, et par conséquent d'une certaine cohésion. Cependant, quand on confronte le concept de fierté aux différentes strates dans lesquelles évoluent un individu, on s'aperçoit que ce concept souffre du jeu des échelles. Finalement, parler de fierté nationale, au singulier, est peut être une hérésie au XXI^{ème} siècle - hérésie à laquelle s'accrochent encore une partie de la population et de nombreux candidats à la représentation nationale. Ainsi, la fierté nationale serait le principal obstacle à la nation.

Pendant quelques années, en France, on a beaucoup entendu parler de l'identité nationale. Selon ses théoriciens, partager et adhérer aux bases d'une « culture française » serait la condition sine qua non à la cohésion de la nation. La fierté étant envisagée comme moteur de la construction de l'identité nationale. Cette théorie, si elle a clairement dit son nom il y a peu de temps, est néanmoins appliquée depuis de nombreuses années. Il s'agit en effet du leitmotiv des lois sur l'école de Jules Ferry. L'identité se construit en effet d'abord par la généalogie : l'Histoire devient par conséquent la matière la plus indiquée pour forger cette identité républicaine. Devant les tableaux noirs, les instituteurs parlent de « nos ancêtres les gaulois », ciment de la nation française, et symbole de la résistance à l'envahisseur. Voici la première fierté enseignée : le peuple de France est un peuple résistant. Tout un symbole ! La fierté vise en effet à construire une identité dans un système de compétition. Il s'agit toujours de se définir vis-à-vis de l'autre, et toujours dans des termes positifs, synonymes de réussite. L'enseignement de l'Histoire est donc symptomatique de cette construction identitaire ethnocentrée à travers l'école ; la focale est toujours française, parce que seule celle-ci est admissible. Les débats récurrents que nous pouvons entendre de manière régulière à propos des programmes d'Histoire sont symptomatiques de cette tension. Etre fier d'une Histoire particulière et singulière permettrait donc de poser les premières bases d'une identité nationale partagée.

L'enseignement n'est cependant pas pensé comme suffisant pour transmettre les valeurs de cette identité commune. De plus, l'enseignement, de par son aspect transmissif et descendant, n'est peut-être pas le meilleur moyen pour amener les populations à ce sentiment d'extase suffisant pour inspirer la fierté. Savoir est une chose, en être fier une autre. La fierté est en effet un concept nécessaire pour penser celui d'appartenance. Sans fierté, et donc sans sentiment d'appartenance, comment assurer la sauvegarde d'un pays ? Ce sentiment d'appartenance se manifeste par l'exhibition de symboles, au premier rang desquels le drapeau. Aux Etats-Unis, chaque pavillon de banlieue aborde fièrement l'étendard étoilé. Dans les stades de football, en France, on entonne La Marseillaise à plein poumon avant les matchs- la polémique est vite créée si le chant n'est que mimétique. La fierté nationale se donne donc à voir à travers des sons, des couleurs, des événements. Mais, si ce n'est pas l'Histoire qui la fait naître, quelle est son origine ?

Ces symboles représentent des valeurs, qui peuvent être le fruit de l'Histoire, ou plus généralement de la culture. Si l'enseignement de l'Histoire relate des faits passés, la culture a l'avantage d'être vivace et de pouvoir toucher les individus dans leur quotidien. Il n'est pas idéologiquement neutre de voir A. Malraux créer le Ministère de la Culture en France en 1959. Si

l'objectif principal de Malraux est de soutenir la création artistique, mailler le territoire est également un projet. La culture est partout aujourd'hui en France, et donne des milliers de raisons d'éprouver de la fierté pour un univers culturel sans nul autre pareil. Il y a quelques temps, la contre-offensive à la tentative de censure de l'album Tous à poils a montré combien les français ont construit leur identité suivant le principe des lumières et des libres penseurs. Ainsi, une identité se construit par le passé, par l'adhésion à des symboles, et par le partage d'une culture commune. Parler d'identité nationale peut donc sembler être un pléonasme.

En réalité, une identité nationale ne peut au mieux qu'être globale. Des particularités doivent exister entre les individus. Cela ne les empêche pas, cependant, d'éprouver une certaine fierté d'appartenir à une même nation. La fierté nationale a au moins une place dans le cœur de certains individus. Cependant, un individu ne peut pas être défini par sa seule fierté nationale. D'autres sources de fierté peuvent interférer et entrer en concurrence.

Si la fierté nationale peut être transmise par différents canaux, il n'en reste pas moins que la fierté est à l'épreuve des échelles. L'individu est sans cesse tiraillé entre sa vie privée et sa vie publique. En introduction, il a déjà été souligné que la fierté relevait du champ des émotions, et était à ce titre une composante de l'intimité. La fierté s'exprime donc soit dans un être isolé (être fier de soi), soit dans un groupe d'êtres ayant tissé des liens particulièrement forts (être fier d'un autre). Etienne Davodeau, dans son roman graphique Les ignorants, nous montre que la fierté est question de référentiel. Il met en scène un de ses amis, viticulteur. Pendant un laps de temps déterminé, les deux compagnons décident d'échanger leur métier. Ce n'est qu'au bout de quelques semaines, quand ils ont compris dans quel nouveau référentiel ils évoluaient, qu'ils éprouvent de la fierté. Ce référentiel est nécessairement intime, comme nous pouvons le voir dans une production du studio Dreamworks en 2008. Dans Kung Fû Panda, s'affrontent Thaï Lung et son ancien maître Shifu. A la fin du film, on comprend que la violence de Thaï Lung n'est due qu'à un manque de reconnaissance, quand il exige « Dis-le Shifu, dis-le que tu es fier de moi ! ». Dans la sphère de l'intime, on peut donc supposer que la fierté se doit d'être verbalisée, au risque d'être interprétée comme une honte si elle est tue. L'intensité de la fierté est donc liée à l'intimité. Comment arriver, collectivement, à une intensité semblable ? Le peut-on ?

Au niveau national, diverses actions visent à s'appuyer sur la fierté des individus, et notamment des travailleurs, pour susciter une fierté chez le consommateur. Par exemple, les produits surgelés fabriqués à l'usine Findus de Boulogne-sur-Mer portent la mention « Made in Boulogne-sur-Mer », afin de jouer avec la fierté des consommateurs (j'achète local). Les mentions « Made in France », « Assemblé en France », pullulent. La fierté nationale liée au savoir-faire traditionnel ou contemporain ne peut cependant pas s'exprimer aussi librement. La fierté nationale n'a en effet pas sa place dans la loi, et notamment dans le code des marchés publics. Tous les candidats doivent être jugés en fonction de critères déterminés à l'avance, et desquels est obligatoirement exclue la localisation géographique. La fierté nationale, en se définissant comme singulière par rapport à l'autre, a en effet tendance à l'exclusion. Cette exclusion, et donc ce repli sur soi, sur ses propres particularités, paraît une tendance dépassée au XXI^{ème} siècle, quand il sied de se déclarer citoyen du monde.

Au XXI^{ème} siècle, le développement des échanges commerciaux, le développement du réseau internet, participent à faire entendre chaque particularisme local. Le nôtre n'en est plus qu'un parmi d'autres. Il n'est plus alors question de parler de fierté nationale, mais d'humanisme. Se déclarer citoyen du monde peut revenir à se déclarer fier de chaque particularisme, sous prétexte que chacun est le fruit de l'humanité toute entière. L'humanisme d'Erasmus est une ode à l'esprit humain. Cet humanisme est rapidement présent partout en Europe. En 1507, alors que Martin Waldseemüller, cartographe, dessine la première carte du monde où est représenté le continent américain, il chante les louanges d'Amerigo Vespucci, italien, quand bien même son travail est financé par le duché de Lorraine. Au fil des siècles, les frontières (du moins intellectuelles) tendent à s'effacer. La mondialisation, en plus d'être économique, est culturelle. On trouve des restaurants Mc Donald's à Bagdad, des boutiques Louis Vuitton à Séoul, des chocolateries Jeff de Brugge à Rio. Ces exemples le montrent, force est de constater que la mondialisation culturelle a la fâcheuse tendance d'être unilatérale. La nation, qui s'est construite autour du partage d'une culture commune, n'est-elle pas en danger ? Que reste-t-il de la fierté nationale ? Cette fierté est-elle alors suffisante pour construire une cohésion ? Dans un mode prônant de plus en plus les valeurs de partage et d'humanisme, la fierté nationale peut apparaître comme une entrave à la cohésion nationale.

Finalement, le concept de fierté nationale, ainsi verbalisé, ne peut être vu que comme un outil de communication politique. Le monde n'a jamais été aussi ouvert, et paradoxalement, aussi fermé. The wall est un webdocumentaire qui propose aux internautes de casser (virtuellement) l'un des 56 murs interétatiques actuellement debout dans le monde. La chute du mur de Berlin n'a pas mis un terme à ces pratiques. Le mur le plus tristement célèbre est sans doute celui séparant en partie les Etats-Unis du Mexique. Face à la perte de repères identitaires, face à un climat économique complexe, les populations ont tendance à vouloir se raccrocher à des discours nationalistes qui mettent en avant la fierté nationale. De manière très explicite, ces idéologies se construisent par rapport à un autre qui est dénigré, culpabilisé. Partout dans le monde, ces courants existent et accèdent parfois même au pouvoir. C'est le cas de R. Duterte, récemment élu président des Philippines, qui a su rallier la population à sa cause en adoptant des discours très populistes. Dans d'autres pays, l'idée de la fierté nationale est tellement brandie par les parties d'extrême droite que toute une partie de la population se refuse cette émotion. En France, le drapeau, symbolique identitaire très forte, a largement été repris par le Front National. Sous couvert de patriotisme, qui ressemble plus à un chauvinisme déguisé, ces acteurs de la vie publique usurpent un sentiment qui se veut unificateur pour en faire un message politique, construit en opposition à l'autre- l'autre étant maintenant un membre de la nation.

Le monde du XXI^{ème} siècle n'est en effet en rien semblable au monde d'il y a un siècle. Les migrations sont devenues un phénomène de masse : population quittant un territoire en guerre, « Brain drain » (échanges des cerveaux entre pays développés)...Tous ces flux aboutissent à la création de véritables melting pots, où se côtoient des populations très différentes les unes des autres, ayant chacune son identité. Vouloir imposer une identité nationale singulière, une fierté nationale unique, crée nécessairement des tensions. En France, la question de « l'intégration » est souvent posée. Dans le contexte actuel, parler de fierté nationale peut être stigmatisant pour une partie de la population qui fait partie de la nation sans pour autant partager la même identité. A Athènes, au Vème siècle avant J-C., le barbare était celui qui, pouvant vivre dans la cité, n'en parlait pas la langue. L'analogie pourrait être faite avec le contexte actuel ; nombreuses sont les populations étrangères qui souffrent de cette stigmatisation dans leur pays d'accueil. A Hobbes de rappeler que « l'homme est un loup pour l'homme » ; si l'homme est un « animal social » (Aristote), c'est avant tout pour servir des fins personnelles. Ainsi, faire appel à une émotion relevant de l'intime pour faire nation, dans une société où le multiculturalisme est omniprésent, semble inadéquat.

En définitive, la question de la fierté comme terreau, voire ciment, de la nation est une question à laquelle on apportera une réponse différente en fonction des temps et des lieux. Pour créer une communauté de valeurs autour de l'idéal qu'est la nation, des émotions unificatrices doivent être partagées. Ce partage peut avoir lieu autour d'une histoire commune, de symboles, d'une culture. La fierté nationale est alors un sentiment unanimement partagé. Qui, en 1940, ne vibre pas à la voix du général De Gaulle terminant son appel du 18 juin sur un claironnant « Vive la France ! ». La nation, par son simple nom, cristallise toute la fierté de son peuple qui vit une épreuve commune. Déjà, on devine que la fierté nationale ne peut être qu'évènementielle : la France championne du monde de football en 1998, les événements tragiques de 2015...Car, la fierté est une émotion. Au quotidien, elle ne sort pas de l'intimité. Le quotidien de la vie publique la bannit également par ses codes. Puis, a-t-elle une raison d'être quand chacun aspire à être un citoyen de l'humanité ? La mondialisation entraîne en effet deux conséquences contraires : une plus grande ouverture au monde, et un repli sur soi plus important. Les deux sonnent la fin de la fierté nationale. L'ouverture tend à faire disparaître le concept de nation, pendant que le repli tend à exclure des membres de la nation.

Ainsi, la fierté a été nécessaire pour faire nation. Aujourd'hui, c'est un concept qui doit être dépassé pour s'adapter aux réalités sociales des territoires. La fierté, si elle peut garder ce nom, doit devenir plurielle pour pouvoir à nouveau servir de catalyseur à la cohésion nationale. Au singulier, la fierté nationale est un obstacle à la nation.